



**HAL**  
open science

## De quelques considérations de C.E. Gadda sur l'écriture: le "style du transitaire" et les "intangibles",

Claude Imberty

### ► To cite this version:

Claude Imberty. De quelques considérations de C.E. Gadda sur l'écriture: le "style du transitaire" et les "intangibles",. Textes réunis par Marcella Diaz-Rozzotto. Hommage à Jacqueline Brunet, vol.I., p.133-142, 1997, Annales de l'Université de Franche-Comté. hal-01968318

**HAL Id: hal-01968318**

**<https://hal.science/hal-01968318>**

Submitted on 2 Jan 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De quelques considérations de C.E. Gadda sur l'écriture :  
Le style du transitaire et les intangibles

Les remarques qui vont suivre sont inspirées par un article de Gadda, *Belle lettere e contributi delle tecniche*, que l'on peut lire dans *I viaggi la morte*<sup>1</sup>. Ce sont des pages rédigées en 1929, c'est-à-dire à une époque où les romans et nouvelles majeurs de Gadda n'avaient pas encore vu le jour. Les réflexions sur la langue qui sont exprimées dans le bref essai indiquent que l'écrivain a essayé d'ébaucher une théorie du langage alors qu'il s'apprêtait à écrire quelques années plus tard l'essentiel de son œuvre. Le mot *théorie* est en réalité abusif pour définir une série d'observations organisées dans un raisonnement, certes structuré, mais qui parfois se disperse et n'approfondit pas des concepts qui sont pourtant décisifs. L'approche de Gadda – et cela peut surprendre – est pragmatique dans la mesure où il aborde la question de la langue par le biais des langages techniques en faisant même de ceux-ci des *exempla* utiles pour les écrivains. Comme toujours dans le cas de Gadda, il faut faire la part de la provocation. Mais le propos ne doit pas être pris légèrement même lorsque l'auteur recommande pour modèle ce que nous appellerons ici désormais *le style du transitaire*. Le passage mérite d'être cité : "*Ho avuto recentemente sott'occhio una lettera di uno spedizioniere di Genova*", écrit Gadda ; "*un vero modello, un 'exemplum' da collezionare per il mio futuro trattato di retorica. La lettera recava notizia e registro di avvenimenti complicatissimi relativi a tre casse, ottantotto valvole, di cui quaranta di vecchio e quarantotto di modello intermedio tra il nuovo e il vecchio (...)*"<sup>2</sup>. Le voyage des caisses et des soupapes est gravement perturbé ; le lot est dispersé ; les marchandises sont transportées sur différents navires, puis une partie des objets expédiés subit une avarie en raison d'une voie d'eau dans une cale. Il faut qu'interviennent les assurances pour un nouvel envoi de soupapes ; des permis d'importation doivent être sollicités auprès de la Représentation Commerciale Soviétique à Gibraltar etc. Bien des écrivains, conclut Gadda, n'auraient pas su rendre compte de cet "*inestricabile groviglio doganale portuario – ferroviario – assicurativo meteorologico con polizze, avvisi, uragani, lire-oro, agenti d'assicurazione, funzionari sovietici e folgori su Gibilterra*"<sup>3</sup>. Bien des écrivains mais sans doute pas Gadda qui admire d'autant plus le *style du transitaire* que celui-ci décrit une situation 'gaddienne', à savoir un inextricable imbroglio administratif et météorologique.

Or il est impératif que le transitaire soit compris de ses correspondants à l'étranger, que toutes les informations nécessaires soient données pour que les décisions opportunes puissent être prises ; il faut que toutes les lettres du dossier, envoyées les unes à l'expéditeur et aux fournisseurs, les autres aux compagnies maritimes ou aux assureurs, d'autres enfin au destinataire des caisses, donnent à chaque fois tous les éléments utiles avec la concision qui sied et qui plaît aux décideurs. Disant son admiration et résumant le développement des péripéties, Gadda note encore : "*(furono) nuove angosce, trasfigurate in accuse verso terzi, per la cassa dimenticata, ma recuperata, e per quelle altre, spedite ma avariate, assicurate ma scompagnate. E poi la documentata puntualità dello spedizioniere e i saluti più distinti; ma non più sciropposi del consueto, oh no*"<sup>4</sup>. Gadda souligne en passant la modestie professionnelle de qui a les compétences requises et, passant du cas particulier de l'expéditionnaire génois au cas de ceux qui, dans le cadre de leur profession doivent rédiger des

---

<sup>1</sup> GADDA, *I viaggi la morte*, Milano, Garzanti, 1958, p. 77-91.

<sup>2</sup> GADDA, *Belle lettere e contributi delle tecniche* in *I viaggi la morte*, cit., p. 84.

<sup>3</sup> *Ibid.* p. 84-85.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 84.

dossiers, des rapports ou des lettres commerciales, il affirme encore : *“una cosa è certa: avviene talora che lo scrivere de’ notai, de’ tecnici, degli avvocati e, quello che impressiona, degli spedizionieri e de’ ragionieri, sia più che comparabile con quello di certi scrittori”*<sup>5</sup>. C’est que, contrairement à certains écrivains, les techniciens ont le moyen de vérifier la qualité de leur écriture : celle-ci vise à informer un interlocuteur qui, au vu des renseignements transmis, prendra tel ou tel parti. Qu’une décision incongrue soit prise par le destinataire de la lettre et l’on peut être sûr que la qualité du texte était défectueuse. Une entreprise dont les notices de montage sont négligées sait à quels risques économiques elle s’expose.

L’éloge de Gadda n’est pas que de manière ; la preuve en est qu’il a pastiché les langes sectorielles tout autant que les dialectes, les discours officiels, les lieux communs de la conversation ou l’italien littéraire archaïque. En particulier bien des années après l’article auquel nous nous référons, Gadda s’est amusé à parodier le style juridique. Dans une nouvelle publiée en 1956 et intitulée *accoppiamenti giudiziari*, il présente un vieillard fortuné mais passablement gâteux, un certain Beniamino Venarvagli dont l’unique souci était de préserver son patrimoine. L’homme, nous dit-il, abhorrait l’idée d’une possible division de sa fortune. Il était habité par la crainte « (dell’) *atroce rischio che ad ogni nuovo accoppiamento di eredi, suberedi, ed eredi probabili [la sua fortuna] correva, di sminuirsi un po’ per volta, di sbriciolarsi e disperdersi: di vanire, infine, quale spuma evaporata dalle Marmore, nelle divisioni e suddivisioni e sminuzzolamenti infiniti, lungo tutto un ribollimento di cascatelle successorie*”<sup>6</sup>. Et donc *“il suo chiodo era l’incolumità, cioè l’unità, della Sostanza Una. L’idea di una sostanza bina, o, peggio, trina, lo faceva rabbrivire (...)*”<sup>7</sup> Beniamino n’ayant qu’un petit neveu célibataire et une nièce du côté de sa défunte femme, nièce veuve et mère d’un seul enfant, il projette l’arrangement d’un judicieux mariage entre la nièce et le petit neveu puis complète son chef-d’œuvre en rédigeant son testament. Par l’intermédiaire donc de son personnage, Gadda se fait l’auteur d’un document juridique imité de ces *exempla* que sont les documents d’affaires. La principale disposition du testament établit que *« I due coniugi Venarvagli (...) sono istituiti coeredi e usufruttuari pro indiviso del patrimonio di Venarvagli Beniamino: essi verranno “a beneficiare in comune, ossia in pratica metà per uno, del reddito del patrimonio medesimo, condizione che è appunto detta d’usufrutto: mentre l’intero capitale, mobile e immobiliare, sarà in definitiva ereditato da quello dei due coniugi che sopravviverà all’altro.”* »<sup>8</sup>. Le notaire consulté (Amilcare Barlingozzi) fait remarquer que le testament ainsi conçu n’a pas de validité juridique. L’argumentation du notaire est l’occasion pour Gadda d’un contre-exemple où il montre à nouveau sa virtuosité par l’intermédiaire cette fois de Barlingozzi : *« “Sussiste, inoltre” dit le notaire “un vizio sostanziale di scrittura nella mancata o almeno imperfetta indicazione dell’erede, in quanto la persona ereditante, intestaria indispensabile della cosiddetta Nuda Proprietà, rimane indeterminata, vale a dire non designata, fino all’atto della morte di uno dei due coniugi... il primo a morire di Adelaide o Giuseppe”. Il testamento per quanto riguardava la Nuda Proprietà, era invero un fidecommesso, cioè un lascito a persona con ingiunzione larvata di lasciare ad altra, dispositivo testamentare inibito dalla legge epperò ignorato dal codice: questo era il vizio di forma. Per di più fino alla morte del primo che sarebbe morto, Adelaide o Giuseppe, mancava addirittura l’intestario della Proprietà, dato il carattere ancipite o per meglio dire ipotetico della designazione dell’erede. E questo era il vizio di sostanza. No. Il testamento in questa forma e con quel dispositivo, era invalido. Il tribunale stesso, con ogni certezza, lo avrebbe ritenuto ineseguibile »*<sup>9</sup>.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 83 où on peut encore lire : *« Talune lettere tecniche, o contratti di cessione di terreni, o d’ipoteche, o di forniture d’energia elettrica, o stipulazioni commerciali, o atti statutari di enti e di società, o stesure di sentenze de’ tribunali d’appello o del tribunale di cassazione, o altri atti d’ogni occasione e maniera, vengono paragrafati con una così appassionata cura, che la lor lettera ne risfolgora viva e diabolica, quanto avviene resulti invece imprecisa, e poltigliosa, peciona, o girovagante e generica ed evasiva la prosa di certi flàmini del dio Atramentatore. »*

<sup>6</sup> GADDA, *Accoppiamenti giudiziari*, Milano, Garzanti, 1990, p. 309

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 307-308.

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 314-315

Il est indubitable qu'il ne déplâit pas à Gadda de jouer avec la langue juridique, d'abord en créant un testament, apparemment irréprochable dans sa forme et dans sa substance, puis en montrant comment l'utilisation impropre des mots (en particulier du mot *héritier*) aboutit à une contradiction que le notaire relève immédiatement : Beniamino a nommé ses deux parents co-héritiers d'un patrimoine indivis. Puis il déclare qu'ils sont usufruitiers de ce qu'il leur a légué. Il y a là une impossibilité logique car on ne peut être à la fois héritier et usufruitier. C'est un *ou* disjonctif qui doit lier les deux concepts. Dès lors c'est tout l'enchaînement du testament de Beniamino qui est remis en cause. En effet, le terme *usufruitier* implique l'expression *nu propriétaire* qui implique à son tour le substantif *héritier*. Puisque le nom du ou des héritiers n'est pas clairement indiqué dans le testament (Beniamino se réfère à ses deux parents en les nommant d'abord *héritiers* puis *usufruitiers*) on peut supposer qu'Adelaide et Giuseppe sont les substitués d'un tiers non désigné, véritable héritier des biens laissés par le testateur ; en ce cas, il n'y a plus d'usufruit mais *sostituzione fedecommissaria*, disposition que le code civil italien n'autorise que dans le cas où l'héritier est frappé d'incapacité ou d'interdiction. Bref, le système de la langue comporte un vice et il ne peut donc fonctionner. Ce qui sans doute intéresse Gadda dans ces jeux de langue, c'est qu'ils mettent en évidence la manière dont le langage fonctionne. Et la langue juridique n'est sans doute pas très éloignée de cette langue idéale, dont, dans un autre domaine, Wittgenstein recherchait les règles. La langue du droit, en effet, quoique construite entièrement à partir de notions générales, peut rendre compte du nombre infini de tous les cas particuliers, y compris les cas les plus complexes, qui puissent advenir dans la réalité. Et le point de suture entre le concept et la chose (problème qui, d'une manière différente, est aussi au cœur des préoccupations de Wittgenstein) est très nettement marqué et coïncide avec le moment décisif de la *qualification* qui est l'opération par laquelle un acte ou un événement devient un élément de droit (et peut donc donner lieu à un débat juridique). Cependant il faut d'emblée remarquer que la *perfection* de la langue juridique (sa capacité de faire passer la totalité des situations réelles particulières dans son système propre) tient au fait qu'elle n'a pas de visée gnoséologique. Elle dit seulement comment un acte peut devenir un signe dans le cadre d'un code. Or ce qui est vrai du droit l'est aussi de la plupart des autres langues sectorielles dont le but est de permettre une information réciproque des interlocuteurs à propos d'événements ou de faits survenus dans le cadre d'une activité spécifique.

En disant son admiration pour *le style du transitaire* ou pour les documents que rédigent les professionnels, Gadda manifeste son désir d'une langue qui pourrait énoncer la totalité des faits qui constituent la réalité. Son approche est, par certains aspects, assez voisine de celle de Wittgenstein<sup>10</sup>. Il suffit de rappeler que, dans les premières pages des *Investigations philosophiques*, ce dernier adopte un point de vue pragmatique et tente une première analyse de la manière dont fonctionne un système linguistique archaïque à partir d'une situation où sont mis en scène deux interlocuteurs dont l'un demande à l'autre de lui apporter des objets différents<sup>11</sup>. L'efficacité pratique du système est vérifiée au moyen de quelque chose qui lui est extérieur à savoir le comportement correct ou incorrect de celui qui apporte les objets. Pareillement, c'est à l'efficacité du discours technique que Gadda rend hommage lorsqu'il écrit : « *Diciamo frattanto (...) che nascono tante buone prose, tante espressioni accettabili, se pur circoscritte a prima vista da una loro cruda nitidezza, quante le tecniche: e ciascuno dice nel suo campo (...) proposizioni vivide, esatte, ben congegnate, e tirate certe volte in graduazioni di toni così accettabili, che uno scrittore bravo esclamerebbe: "toh!" e un mediocre ci vorrebbe aggiungere la sua firma* »<sup>12</sup>.

La raison pour laquelle la langue des ouvrages techniques a une qualité propre qu'on ne retrouve pas nécessairement dans les oeuvres littéraires est qu'ils sont écrits dans un style tout droit dicté par l'idée que les différents auteurs ont choisi d'exposer : « *Ciascuno manovra nel suo campo feroce e diritto e, ciò che importa, secondo un'idea: e riesce a scrivere come vuole l'idea: e non è il girovagare*

---

<sup>10</sup> L'article de Gadda *Belle lettere e contributi delle tecniche* a été d'abord publié en 1929, les *Investigations philosophiques* ont été publiées en 1945.

<sup>11</sup> L. WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, I, 2 et I, 19.

<sup>12</sup> GADDA, *Belle lettere e contributi delle tecniche* in *I viaggi la morte*, cit., p. 83

*proliso dello pseudo-scrittore, che pare l'onda lunga di cert'uggia oceanica: uggia dello infinito, dell'infome* »<sup>13</sup>. Ce que la phrase oppose, c'est, d'un côté, le secteur (italien *campo*) qui est forcément circonscrit à un domaine d'activité et, de l'autre, l'espace de l'écriture narrative qui est intrinsèquement infini et donc informe. Cela revient à dire que la qualité de la langue technique est la conséquence des limites de son champ d'application. Inversement, l'errance de l'apprenti écrivain est due à l'absence de tout espace d'écriture défini a priori. Le problème qui est ainsi posé est celui de la hiérarchie des langages. Sur ce point encore la démarche de Gadda est assez semblable à celle de Wittgenstein<sup>14</sup>.

Rappelons brièvement la visée du *Traité logique et philosophique* : Wittgenstein essaie d'établir un lien entre la structure du langage et la structure du fait<sup>15</sup>. Il lui faut donc à la fois définir les faits et les catégories qui sont celles de la langue. Les faits peuvent contenir d'autres faits ; les faits dont les parties ne constituent pas des faits sont des *Sachverhalte* ou *états de choses*. C'est l'unité la plus petite du fait. De même les symboles de la langue peuvent contenir d'autres symboles. L'unité la plus petite (le symbole qui ne contient pas de symbole) est *le simple*. Selon Wittgenstein une condition de bon fonctionnement d'une langue est qu'il y ait un symbole simple pour chaque chose simple (ou *état de chose*). Exposant les lignes essentielles de la pensée développée dans le *tractatus*, B. Russel écrit : « *Dans un langage logiquement parfait, rien de ce qui n'est pas simple n'aura un symbole simple. Le symbole pour le tout sera un « complexe » contenant les symboles des parties* »<sup>16</sup>. *États de choses* (Russel propose de les appeler aussi *faits historiques*) et faits plus complexes sont encore discutés dans les *Investigations philosophiques*<sup>17</sup> : la question est de savoir ce qui peut être considéré comme compliqué et ce qui doit être tenu pour simple. Wittgenstein propose à son lecteur le problème suivant : « *Mais quelles sont les simples parties intégrantes dont se compose la réalité ? Quelles sont les simples parties intégrantes d'un fauteuil ? – Les morceaux de bois dont il est agencé ? ou les molécules, ou les atomes ? "Simple" signifie : non-composé. Et voilà ce qui importe : dans quel sens « composé » ? Il n'y a aucun sens à parler absolument des "simples parties intégrantes du fauteuil" »*<sup>18</sup>. De la même façon, il se demande si la vision d'un arbre dans le lointain est simple ou complexe, si une courbe est vraiment simple puisqu'on peut admettre qu'elle est « *composée d'une branche ascendante et d'une autre descendante* »<sup>19</sup>.

Quelle relation entre ces citations et Gadda ? Il faut revenir à l'article intitulé *Belle lettere e contributi delle tecniche*. On y lit cette affirmation que la langue est le produit « *d'un lavoro collettivo, storicamente capitalizzato in una massa idiomatica, storicamente consequenziato in uno sviluppo, o, più generalmente, in una deformazione* »<sup>20</sup>. Or cette masse peut être décomposée en éléments dont

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 83

<sup>14</sup> Et d'abord la langue est-elle « complète » ? C'est une question que s'est posée Wittgenstein. C'est une question que, par son œuvre même, Gadda a constamment eue à l'esprit. Et Gadda n'aurait assurément pas renié cette remarque notée dans les *Investigations philosophiques* (I, 18) : « (...) *je demanderai si notre langage est complet ; - s'il le fut avant que lui fussent intégrés le symbolisme chimique et la notation infinitésimale* ». On pense bien sûr à la page qui ouvre *Al Parco, in una sera di maggio* (in *L'Adalgisa*, Milano, Garzanti, 1988, p. 203) où Gadda voulant décrire la courbe formée par le dos du cheval fait référence à la chaînette puis, dans une note à son texte, à la fonction mathématique correspondante, qui, mieux que les mots, *reproduit* pour ainsi dire l'affaissement dorsal du cheval. Ajoutons que l'allusion à la « chaînette » est d'autant plus pertinente que la courbe du dos du cheval est due à la gravité exercée sur la colonne vertébrale qui, chez les quadrupèdes, est en position horizontale.

<sup>15</sup> Comme chez Wittgenstein, il y a chez Gadda une sorte de tension vers le réel. Elle est clairement exprimée à la fin de l'article lorsque Gadda écrit : « *Tutta la questione d'altronde (...) si riconnette e subordina ad altre e diverse e prima forse ad una (...): se l'attività estetica sia realmente precisa (...) dai momenti che vogliamo chiamare prammatici dell'esser nostro o se nel fondo cupo d'ogni rappresentazione sia ritrovabile ancora quello stesso germine euristico che è la sintesi operatrice del reale* » (*Ibid.*, p. 91)

<sup>16</sup> WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1989, p. 8.

<sup>17</sup> WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, I, 46.

<sup>18</sup> *Investigations philosophiques*, I, 47.

<sup>19</sup> *Ibid.*, I, 47.

<sup>20</sup> GADDA, *Belle lettere e contributi delle tecniche* in *.I viaggi la morte* cit., p. 78

les plus petits, pour l'écrivain, sont *intangibles*. Le modèle auquel se réfère implicitement Gadda (comme d'ailleurs Wittgenstein) est celui de la physique. Tout auteur se trouve devant une matière linguistique qui lui est donnée et qu'il peut façonner. Plus précisément, Gadda propose successivement deux énoncés. Il affirme d'abord que l'écrivain (*lo scrivente*) peut réélaborer le donné linguistique préexistant, puis au verbe *réélaborer* il substitue le verbe *coordonner* qu'il emploie ensuite plus souvent au fur et à mesure qu'il continue de rédiger son article. L'artiste ne crée donc pas mais il combine les éléments d'un système. Les données intangibles « *segnano o (...) il limite inferiore di pertinenza della attività elaboratrice (meglio "coordinatrice")* »<sup>21</sup>. Il y a donc une limite inférieure en dessous de laquelle il ne peut y avoir d'intervention de l'écrivain. On peut, par analogie, considérer ce seuil minimal comme l'atome ou l'électron des physiciens<sup>22</sup>. Gadda propose aussi une autre métaphore : celle des briques dont se sert le maçon et il conclut : « *Così esiste certa esperienza o realtà esterna cui lo scrittore in pratica accetta, necessariamente accetta, senza preoccuparsi di ricrearla. Come il muratore accetta il già da altri concretato e formato e ben cotto mattone, e segue a dar forma al "suo" muro. Perfino i futuristi son costretti a chiamar rotaie le rotaie e storia la storia* »<sup>23</sup>.

Cependant Gadda ne dit rien de ces unités *intangibles* à partir desquelles l'écrivain commence son travail d'écriture qui est aussi un travail de coordination, à savoir un travail d'organisation et de hiérarchisation des éléments simples. On pourrait lui poser la question formulée par Wittgenstein : le mot *arbre* doit-il être considéré comme donnée minimale, c'est-à-dire comme nom<sup>24</sup>, comme « limite inférieure de pertinence de l'activité coordinatrice » ; ou bien faut-il considérer que l'arbre est un symbole complexe contenant d'autres symboles plus simples ? Si l'on opte pour le symbole complexe celui-ci peut alors être décomposé en unités mineures. Si on considère au contraire l'arbre comme un symbole simple, il ne peut y avoir que désignation de *l'état de choses* ou *description* des parties intégrantes<sup>25</sup>. On pourrait ici se demander si la question des *intangibles* est essentielle pour celui qui veut écrire. La réponse est oui, et la preuve en est implicitement donnée par Gadda lorsque celui-ci fait l'éloge des langages techniques.

La démonstration peut être faite à partir du pastiche testamentaire construit et déconstruit par le testateur et son notaire. La langue juridique est en effet une *coordination d'intangibles*. Par là nous voulons signifier que l'homme de loi fait entrer dans un système hiérarchisé des concepts *simples*<sup>26</sup> qu'il ne lui appartient pas de décomposer. Aucun notaire ne peut « ajuster » le concept d'héritier pour satisfaire les désirs (quelque moralement légitimes qu'ils soient) de ses clients. Le *code*, par ses définitions, maintient la cohérence du code linguistique. C'est ce qui explique le bon fonctionnement de la langue juridique mais aussi de la plupart des langues sectorielles. Tout simplement, pour elles, les faits de la réalité qui n'ont pas été antérieurement enregistrés, ne sont pas. Elles constituent donc

---

<sup>21</sup> « *Per dire in fretta e facendo largo assegnamento sul buon senso di tutti e sull'acume particolare di ben più provetti analisti, ch'io sia, chiamerò "intangibili dall'artista" queste realtà (è una intangibilità attuale e relativa, come vedremo) – da poi che esse segnano come il limite inferiore di pertinenza della attività elaboratrice (meglio "coordinatrice"). Esse sono nel campo prammatico dell'artista in lavoro, quello che fu ai fisici l'atomo, che oggi è l'elettrone o che altro: questo l'ultimo termine toccato dalla coordinazione conoscitiva, quelle l'ultimo termine toccato dalla elaborazione estetica* » *Ibid.*, p. 79

<sup>22</sup> « *I fisici, quando ragionarono, il che non sempre loro accadde, capirono che è un controsenso seguire a distinguere atomi nell'atomo: o almeno si decisero a chiamar atomo l'infimo e intangibile nucleo che gli venne fatto di reperire nello indefinito procedere di una "logica" sminuzzatrice onde si studiavano giustificare l'esperienza* » (*Ibid.*, p. 79)

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 79. L'allusion aux futuristes n'est pas inintéressante : ceux-ci ont effectivement cherché à décomposer le langage. Le résultat de cette déconstruction sont les *mots en liberté*. Mais, comme le remarque Gadda, la décomposition ne peut être infinie, et, à un moment donné, il faut accepter quelque nom comme donnée intangible à partir de laquelle commencer à écrire. Même les futuristes donc ont dû admettre qu'il fallait appeler un rail *un rail*.

<sup>24</sup> Pour Wittgenstein, au « simple » ne peut correspondre au niveau linguistique que le nom.

<sup>25</sup> Cf WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, I, 47.

<sup>26</sup> Au sens de Wittgenstein.

chacune dans leur domaine propre un langage rigide, conservateur qui, dans les limites de son champ d'application, est adapté à l'usage qui en est fait. « *Le parole tecnica « attraccare », « ipoteca », « rotore », écrit Gadda, « sono accettate non da molti: da tutti. Ne viene che i risultati di questa elaborazione sono segni o simboli ricevuti oltre che trasmessi nel modo più lato. Sono libri a fortissima, a universale tiratura* »<sup>27</sup>.

Les langues techniques établissent donc à quel niveau se situe *la limite inférieure de pertinence* de l'activité coordinatrice des utilisateurs. Plus simplement, toutes les personnes qui parlent un même langage technique donnent rigoureusement le même sens aux principaux concepts qui sont utilisés. Et ce sens est d'autant mieux accepté, d'autant plus intangible qu'il est non pas le fait d'une individualité mais le produit d'une expérience partagée. La langue technique, pour Gadda, est fondée sur les choses<sup>28</sup>. Elle est donc faite aussi pour décrire. Sans compter que sa stabilité se communique à l'ensemble des phénomènes lexicaux. Aussi les langages sectoriels apportent-ils une contribution décisive à la formation de la langue dans son développement historique<sup>29</sup>. La langue moyenne, celle qui est utilisée dans les situations de la vie quotidienne, s'appuie également sur des *simples* à partir desquels le locuteur coordonne ses phrases. Le mot *arbre* sera utilisé comme unité minimale dans des énoncés du type : « on a planté des arbres sur la place de l'Hôtel de Ville ». Il s'agira plutôt d'un symbole complexe si le locuteur, constatant les dégâts causés par l'orage dans son jardin, dit que la tempête a cassé des branches, a secoué les arbres, a même déraciné quelques jeunes arbustes. Wittgenstein donne un exemple encore plus significatif que le précédent<sup>30</sup>. Lorsqu'on dit « le balai est dans le coin », l'énoncé concerne-t-il le manche à balai et la brosse ? On pourrait imaginer une phrase plus analysée que la précédente spécifiant la position du manche et de la brosse. Mais le nouvel énoncé serait-il vraiment une forme plus analysée ? On peut se poser la question, car lorsqu'on dit « le balai est dans le coin », personne ne pense ni au manche ni à la brosse. Et si un locuteur dit « le manche et la brosse sont dans le coin » celui qui l'écoute pensera ou bien que le manche et la brosse sont détachés l'un de l'autre ou bien que celui qui parle s'exprime d'une façon très inhabituelle. En réalité, quand on dit à quelqu'un « donne-moi le balai qui est dans le coin » la phrase désigne à la fois les mots de *balai* et de *coin* comme des unités minimales qui ne sont pas susceptibles d'analyse. Chaque type de langue, en fonction du contexte où se trouvent les interlocuteurs, crée ses propres intangibles. Dans le jargon des métiers ceux-ci sont sans doute plus nombreux et plus fermement établis. Dans la langue moyenne, en raison de la multiplicité des situations et des locuteurs, les unités élémentaires sont plus difficiles à définir a priori ; mais l'acte même de la coordination (au sens où Gadda emploie ce mot) implique que celle-ci est une mise en relation de termes dont plusieurs, forcément, sont non analysables<sup>31</sup>.

Mais qu'en est-il de l'écrivain et (pis) du philosophe ? Ce qui fait la cohérence et l'efficacité des langages sectoriels (et dans une moindre mesure de la langue courante) est que leur espace est circonscrit. Le juriste et le transitaire « *manœuvrent chacun sur leur terrain* » nous dit Gadda. Pour le mauvais écrivain le risque, au contraire est de tourner en rond dans une prolixité fastidieuse s'allongeant comme une vague océanique. L'espace de l'écrivain est indéfini. Et le manque de clôture a pour corollaire la difficulté de déterminer le niveau minimal de pertinence en dessous duquel

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 81

<sup>28</sup> Il nous apparaît important de souligner encore cette approche pragmatique. Le concept qui ne correspond pas aux choses ou aux nécessités d'un métier ne se conserve pas. Nous reproduisons ce qu'écrit Gadda à ce sujet : « *L'elaborazione espressiva, nell'ambito proprio d'una tecnica determinata, morde "in corpore veritatis" - e cioè lavora sui fatti, sugli atti, sulle cose, sulle relazioni, sulla esperienza insomma, che vengono vivamente, immediatamente proposti agli occhi e al cervello di tutti: e si aggruma in cognizioni ferme, sistemate in una intelligenza, in una abilità, in una maestria, o almeno in una pratica, in un'abitudine: al che certo non perviene un rielaboratore lontano* » (art. cit., pp. 81-82)

<sup>29</sup> Cf. sur ce point l'ensemble de la page 82.

<sup>30</sup> WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, cit., I, 60

<sup>31</sup> « (...) ogni scrittore è un predicato verbale (coordina) che manovra un complemento oggetto (il dato linguistico). E questo complemento oggetto relutta, come un serpentescio dragone, al dominio e agli artigli del predicato » (*Ibid.*, p. 79)

l'analyse devra s'arrêter. Est-il suffisant de dire « toit », « maison », « cheval » ? Quel est le critère qui va établir la suffisance ? Et d'ailleurs faut-il recourir à un critère si l'on considère que l'écrivain a parfaitement le droit de proclamer « in casa mia il padrone sono io » ? De surcroît, y a-t-il quelque borne à l'intervention du narrateur ou du poète dès lors qu'on admet que l'artiste a le même rôle que le Créateur dans l'univers<sup>32</sup> ?

La réponse à cette question ne se présente pas immédiatement dans le texte de Gadda. Puisque l'artiste est le maître on ne peut lui refuser le droit de reconstruire le langage ab imo en gommant les « pauses expressives<sup>33</sup> » reconnues par la langue. De même on ne trouvera rien à redire si le maçon décide de « *tritare il mattone offertogli e poi rimpastarlo e rifarlo a suo modo mattone e poi seguitare alla fabbrica del « suo » muro, che è la « sua opera »* »<sup>34</sup>. On peut théoriquement envisager de repousser les limites du seuil en dessous duquel les éléments de langue deviennent intangibles. L'idée d'une désagrégation et d'une recréation du matériau linguistique n'est pas écartée par Gadda, du moins en tant qu'hypothèse. Mais l'opération ne fait que déplacer les termes du problème car même si l'on fragmente les *parties intégrantes* il y aura toujours un moment où l'analyse devra s'arrêter. Et Gadda de donner cet exemple qui semble nier la possibilité d'un art complètement abstrait de toute réalité : « *Uno xilografo che rappresenti una locomotiva, non la disegnerà certo chiodo per chiodo, quale è consegnata nelle tre proiezioni ortogonali dentro l'archivio dell'ufficio tecnico, presso la casa costruttrice. Potrà lo xilografo non vedervi le ruote, ma un'omerica nebbia, preso com'è nell'impeto del raffigurare la corsa trasvolante. Non potrà però munire quella trionfante macchina di ruote quadrate* »<sup>35</sup>. Les roues (élément technique) sont la limite du jeu de coordination qu'est l'écriture<sup>36</sup>.

L'article à propos duquel nous avons dit vouloir formuler quelques remarques nous propose un Gadda soucieux de maintenir dans le roman une certaine dose de réalisme<sup>37</sup>. Mais ce n'est pas là l'essentiel. Le texte nous révèle surtout l'ébauche d'une théorie de l'écriture s'appuyant sur deux concepts fondamentaux. Pour Gadda, écrire, c'est coordonner des éléments sous réserve que certains d'entre eux soient acceptés pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire intangibles. Si l'idée d'écriture comme *combinatoire* a été largement développée dans les années soixante notamment par les structuralistes, la réflexion autour de la limite de désagrégation des éléments de la langue n'a pas donné lieu à autant d'approfondissements. Pourtant les deux concepts sont étroitement associés. On ne peut combiner que des éléments donnés : c'est ce qu'affirme Gadda. Il a encore le mérite de poser le problème de la détermination du niveau de pertinence en dessous duquel il faut prendre le nom pour ce qu'il est. Il n'indique pas comment on détermine ce niveau dès lors qu'on quitte le champ étroit et rassurant des langues sectorielles. Il dit simplement que ce niveau existe<sup>38</sup>. On peut rapidement indiquer ici, en sortant du discours de Gadda, que la langue poétique (et ce n'est pas un hasard si on parle alors de *langue* poétique) repousse, plus que la prose, les limites de l'intangibilité<sup>39</sup>. Il serait aussi intéressant d'appliquer la notion d'*intangibile* à l'écriture même de

---

<sup>32</sup> « *Da poi che all'artista, come ognun sa, è sempre lecito gridare: « in casa mia il padrone sono io » ; da poi che il suo gioco è suo, lo schilleriano gioco, ov'egli assume quella stessa parte che nell'universo il Creatore* » (cit., p.87)

<sup>33</sup> À peu près les *simples* de Wittgenstein.

<sup>34</sup> GADDA, *Belle lettere e contributi delle tecniche*, cit., p. 88. Avec une pointe d'humour mais dans l'intention aussi de faire transparaître son point de vue, Gadda ajoute que le maçon ne pourra de toute façon pas faire un mortier différent puisque les lois de la chimie imposent les proportions et les ingrédients. Pourquoi alors refaire les unités élémentaires ?

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 89. Le texte fait allusion à un tableau futuriste.

<sup>36</sup> En réalité Gadda accepterait des roues un peu carrées mais pas trop !

<sup>37</sup> La formule, bien sûr, appellerait bien d'autres nuances et bien d'autres commentaires.

<sup>38</sup> Gadda semble indiquer simplement qu'il y a une corrélation inverse entre l'étendue du champ d'application d'un langage et le niveau d'intangibilité. Plus le champ est étroit, plus les intangibles sont nombreux.

<sup>39</sup> Le *comme* implicite ou explicite de la langue poétique indique la fondamentale insuffisance du nom (ou du *simple*). Ainsi, dans le texte suivant, le nom *corps de femme* entraîne une série d'analogies qui sont autant de "*parties intégrantes*" du corps féminin : « *Come terreno calpestato, risuona / profondo, cavo e abbandonato /*



Gada romancier<sup>40</sup>. Enfin, il nous a semblé que la démarche de Gadda avait quelques traits communs avec la réflexion (beaucoup plus vaste) de Wittgenstein sans que nous puissions pour autant parler d'influence. D'où notre essai de lecture de l'un par l'autre et cet hommage rendu, en passant, au *style du transitaire*.

Claude Imberty  
Prof. Université de Bourgogne  
In *Hommage à Jacqueline Brunet*  
Textes réunis par Marcella Diaz-Rozzotto  
Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté  
Vol. I, 1997, p. 133-142

---

*come terra scossa / questo corpo chiaro di donna / come un animale battuto, questa schiena / fatta lucida da mani silenziose / come pietra levigata / dal corso d'altre pietre...»* (Valerio MAGRELLI, de *Ora serrata retinae*, in *Lingua, La jeune poésie italienne*, texte établi par B. SIMEONE, Cognac, Le temps qu'il fait, 1995, p. 182) La description embraye sur le manque du nom *corps de femme*.

<sup>40</sup> La notion d'*intangible* peut encore être définie comme la limite entre le texte et son silence. En effet, si je dis *un cheval tirait le carrosse*, parce que les deux substantifs sont pris comme données intangibles du discours, je ne dis rien ni du cheval ni du carrosse. Si, en revanche, je considère que le cheval et le carrosse sont des *complexes*, il y aura analyse des *parties intégrantes* du cheval et du carrosse. L'analyse aura forcément un terme au-delà duquel commenceront la description et l'invention linguistique. (Cf. la description du cheval au début de la nouvelle *Al Parco, in una sera di maggio* in *L'Adalgisa*, Milano, Garzanti, 1988, p. 203).